

Arnaud Schmitt, *Je réel / Je fictif. Au-delà d'une
confusion postmoderne*

Toulouse, Presses universitaires du Mirail,
coll. « Cribles », 2010, 203 p.

Arnaud Genon

Nottingham Trent University

L'aventure théorique de l'autofiction s'était arrêtée, en termes de publications d'importance, à la passionnante étude de Philippe Gasparini, *Autofiction, une aventure du langage*. À la fin de ce travail, tentant de synthétiser les différentes définitions qui avaient été jusque-là avancées — celles de Serge Doubrovsky, de Jacques Lecarme ou de Vincent Colonna, pour n'en citer que quelques-unes —, Gasparini (p. 312) empruntait à Arnaud Schmitt (2007) le concept d'« autonarration » pour

désigner, non « pas un genre mais la forme contemporaine d'un archigenre, l'espace autobiographique ». Cette notion ne se substituait pas à l'autofiction mais l'englobait, permettant ainsi de redonner au néologisme doubrovskien « une cohérence sémantique [...] le composant *fiction* indiquant clairement qu'un certain nombre d'éléments de l'auto-récit ont été imaginés ou remaniés par l'auteur » (p. 313).

Hasard ou logique, c'est Arnaud Schmitt, celui même, donc, qui inspirait Gasparini dans la dernière avancée théorique autofictionnelle, qui ouvre ici un nouveau chapitre dans l'histoire du concept. Le critique décide d'approcher l'autofiction sous l'angle narratologique, se fondant notamment sur les travaux de la théoricienne allemande Käte Hamburger, et ce, alors même que celle-ci ne laisse aucune place, dans le système qu'elle élabore, à l'hybridité générique. Partant de l'idée « saugrenue » (p. 9), avancée dans *Logique des genres littéraires*, que les romans à la première personne ne relèveraient « pas vraiment de la fiction » (p. 9), Schmitt interroge le statut du « je » dans la littérature. Selon lui, la distinction opérée par Hamburger entre le « Je-Origine réel » et les « Je-Origines fictifs » constitue un moyen d'éclairer, par anticipation, « le débat obscur qui aura lieu par la suite autour des textes rassemblés sous l'étiquette "autofiction" » (p. 16). Mais cette « question posée au je » — c'est le titre de l'introduction de l'ouvrage — est aussi une façon d'aborder des notions fondamentales pour quiconque interroge la littérature autofictionnelle : le réel / le fictif, la vraisemblance / l'identification. C'est, en outre, l'occasion de souligner le problème posé par certaines assertions de la narratologue, voire l'impasse à laquelle celles-ci mènent aujourd'hui. Ainsi, l'idée selon laquelle « le statut autobiographique d'un texte est

vérifiable » (p. 22) n'est plus concevable à l'ère postmoderne, qui tend à confondre la vie et l'art, à rendre poreuses les frontières, celles que Hamburger tente justement de maintenir. De même, la notion de « quasi fictif » que réfute Hamburger (nous pouvons, selon elle, être confrontés à des textes plus ou moins réels mais non pas à des textes plus ou moins fictifs) est réhabilitée par Schmitt, qui adopte pour la démonstration une attitude pragmatiste. Enfin, c'est sur les trois formes d'écart par rapport au discours authentiquement autobiographique, l'erroné, le fabulé et le mensonger — la distinction est intéressante et s'avère opératoire dans l'analyse du genre —, que se termine cette première partie.

Mounir Laouyen, dans un article consacré à la réception de l'autofiction, faisait de ce dispositif générique, comme de nombreux autres critiques, un « monstre hybride » :

[...] l'autofiction — monstre hybride qui échappe à l'éprouvette du poéticien — comme rencontre paradoxale entre un « protocole nominal » identitaire et un « protocole modal fictionnel ». Le dispositif autofictionnel, nous l'aurons compris, s'origine dans un « pacte oxymoronique ». Ce qui permet de définir l'autofiction, c'est l'allégation romanesque du péri-texte (roman ou fiction) faisant contrepoids au critère onomastique de la triple identité (auteur = narrateur = personnage principal).

Cet entre-deux, entre le roman et l'autobiographie, se trouve être, pour Schmitt, « la question déterminante posée par l'autofiction [...] : puis-je entretenir deux idées génériques simultanément ? » (p. 39). Trois positions théoriques sont alors envisagées. La première d'entre elles se situe dans la lignée des travaux de Käte Hamburger ; il s'agit de la « position rationnelle du refus » (p. 41). L'œuvre de Proust a souvent servi de modèle pour définir cet entre-deux, mais selon Dorrit Cohn, la créature

hybride que représente *La Recherche* « est tellement singulière et unique qu'il est impossible de l'ériger en modèle générique » (p. 44). Ce refus est basé sur deux arguments : l'herméneute peut avoir raison des ruses de l'écrivain qui tente de mélanger le vrai et le faux ; la coprésence de deux genres n'en engendre pas un troisième, l'alternance n'implique pas la fusion.

La seconde position, défendue par Darrieussecq, Genette, Colonna ou Gasparini, consiste à avancer l'idée que l'autofiction constitue un genre hybride. Darrieussecq proposait dans un article — de manière ironique mais pragmatique — de faire « entrer l'autobiographie dans le champ de la fiction » (p. 372-373). Cette réflexion est ici envisagée comme s'inscrivant, à juste titre, dans un courant de pensée postmoderne qui postule notamment la « remise en cause du concept même de réel » (p. 49). S'il n'y a plus de vérité en tant que telle, ou tout au moins si celle-ci peut être à tout moment remise en question, si son socle n'est pas stable, alors, en effet, le discours sur soi peut s'envisager comme une fiction similaire aux autres. Cependant, là où Darrieussecq conçoit que la présence de deux genres dans un même texte en constitue un troisième, Schmitt avance que « la possibilité que deux genres soient difficiles à différencier dans le même espace textuel n'enlève rien au fait que nous avons toujours affaire à deux genres bien distincts » (p. 53). Deux genres distincts qui créent toutefois une zone floue — jusqu'à ce jour inexplorée — lorsque le lecteur ne différencie plus le réel et le fictif. Colonna et Genette définissent quant à eux l'autofiction comme un texte dans le lequel la fabulation se développe à partir « d'une correspondance onomastique entre auteur et narrateur » (p. 62), acception minoritaire qui n'a pas su s'imposer dans le paysage critique. Enfin, l'approche de Gasparini vient légitimer le concept d'hybridité mais pose une

question « impérieuse : comment distinguer un roman autobiographique d'une autofiction ? » (p. 65) Tout cela, explique Schmitt, est affaire de contexte, de connaissances dans la mesure où « ma conception du discours fictionnel et référentiel n'est pas forcément identique à celle d'un autre lecteur » (p. 69). Le critique note que cette posture rend le genre d'une œuvre dépendant de son lecteur et donc relatif. Cette position étant théoriquement « intenable » (p. 69), il remarque que si l'autofiction existe, « ce n'est assurément pas comme genre à part entière, mais bien comme sous-genre d'une catégorie consacrée et donc comme *mixité* » (p. 69).

Enfin, la dernière des trois interprétations possibles est celle de l'« autonarration », terme qui, dans la terminologie de Schmitt, constitue une alternative au néologisme « autofiction », et ce, pour quatre raisons. D'abord, il y a dans l'esprit du critique la certitude, déjà avancée, selon laquelle deux genres ne peuvent se superposer, c'est-à-dire se concevoir simultanément, idée partagée notamment par Philippe Lejeune. Ensuite, la mixité de l'autonarration « offre un leurre de proximité » (p. 76) tout en laissant distinctes les zones énonciatives que cherche à fondre l'hybridité autofictionnelle. Cette posture permet alors d'évacuer « la sempiternelle question de la véracité » (p. 76), comme le révèle *Lunar Park* de Bret Easton Ellis, pris ici comme exemple. D'autre part, l'autofiction avait tendance à fuir certaines de ses responsabilités éthiques sous couvert de fiction, particulièrement quand elle engageait autrui dans le discours de soi. Selon Schmitt, l'autonarration permet « de prendre en charge cette responsabilité » (p. 77) en proposant au lecteur un « contrat de lecture clair qui force l'auteur à assumer pleinement sa narration du réel » (p. 78). Enfin, l'autonarration

visée à redorer le blason d'une écriture autobiographique souvent accusée, à tort, de « conformisme et de pauvreté formelle » (p. 79). L'autonarration sera ainsi considérée comme « une autobiographie présentée sous forme littéraire » (p. 78) et pourra révéler toutes les richesses esthétiques de l'écriture de soi, quelle que soit l'ambiguïté avec laquelle s'exprime le pacte autobiographique. Afin de clarifier cette classification, Schmitt propose finalement de distinguer l'autonarration qui comprendra les textes à « dominante référentielle » (p. 90), autobiographiques donc, auxquels s'ajoute l'idée d'une « exigence esthétique » (p. 93), et la « fiction du réel », étiquette attribuée à ceux « dont l'identité oscille entre roman et autobiographie » (p. 90), l'autofiction étant alors reléguée au rang « d'intuition générique » (p. 98) devenue inopérante.

Après s'être penché sur « la fragilité du *Je de réalité* » (p. 99) dans un chapitre intitulé « Les paradoxes de l'engagement », Schmitt consacre ses deux dernières parties à la « figure de l'auteur du Je ». Dans un premier temps, il aborde « la mutabilité du signe » (p. 117), démontrant à cette occasion que « la construction du sujet est avant tout un processus imaginaire instable » (p. 129) dans la mesure où il est formé de sèmes qui lui sont attribués par autrui. Enfin, travaillant sur « le signe réel » de cette même figure, le critique en vient à révéler que, selon lui, « l'autofiction n'est pas un genre, c'est un sème d'auteur » (p. 178). Doubrovsky ne serait pas à l'origine d'un nouveau genre mais le créateur d'une nouvelle figure de l'auteur portant l'illusion de l'hybridité mais ne générant, finalement, que la mixité. Ainsi, là où l'autofictionniste attribue à son texte le sème « illusoire » (p. 179) de l'hybridité, l'autonarrateur portera un engagement nouveau, « post-postmoderne [visant à] témoigner d'une volonté renouvelée de

dire son réel, tout en signalant au lecteur sa conscience de l'extrême fragilité de la matière des faits présentés » (p. 182).

L'étude d'Arnaud Schmitt vient indéniablement éclairer le phénomène autofictionnel d'un jour nouveau. Son approche pragmatiste, enrichie par l'apport des théories du monde anglophone, du postmodernisme et des sciences cognitives, est une péripétie d'importance dans l'aventure théorique du genre. Mais le pouvoir évocateur du mot « autofiction » est tel que l'on envisage mal, dans l'immédiat, le voir remplacé par celui d'« autonarration », quelle que soit la force des arguments ici avancés. L'aventure théorique continue...

Bibliographie

- Cohn, Dorrit. 1981, *La Transparence intérieure*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
- Darrieussecq, Marie. 1996, « L'autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n° 107, septembre, p. 369-380.
- Gasparini, Philippe. 2008, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
- Hamburger, Käte. 1986, *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
- Laouyen, Mounir. 1999, « L'autofiction : une réception problématique », *Frontières de la fiction*, <http://www.fabula.org/forum/colloque99/208.php>.
- Schmitt, Arnaud. 2007, « La perspective de l'autonarration », *Poétique*, n° 149, février, p. 15-29.